

REVUE

ADVENTISTE

29^e ANNÉE

1^{er} AOUT 1925

Faut-il tondre les brebis affamées ?

Par F.-M. Wilcox

Les rédacteurs du *Review and Herald* reçoivent souvent des lettres fort intéressantes. Les unes contiennent des recommandations au sujet de ce que l'on publie, tandis que d'autres présentent des critiques sur nos plans et nos méthodes. Quelques-unes de ces critiques sont de véritables censures et viennent d'hommes et de femmes qui critiqueraient dans n'importe quelle circonstance. Quelques expériences personnelles les ont aigris. Ils sont pessimistes et voient toutes choses d'après un point de vue peu encourageant. Il y a peu d'espoir que nous puissions faire du bien à de telles personnes. Ce dont elles ont besoin en tout premier lieu c'est d'une expérience nouvelle en Dieu. Quelques-unes ont besoin d'une meilleure santé et d'un changement de milieu. Il y en a d'autres, par contre, qui parlent dans toute la sincérité de leur cœur et qui disent ce qu'elles croient être pour le bien d'Israël.

Une question opportune

Il y a quelque temps, une lettre nous parvint. Elle était écrite par une bonne sœur, une pieuse et fidèle mère en Israël, qui consacre son temps et ses talents aux progrès du mouvement et du message auxquels elle a donné sa vie. Cette sœur est membre d'une petite église de campagne, et se trouve assez isolée par conséquent. Elle demande pourquoi on adresse tant d'appels pour recueillir de l'argent. Elle ajoute que cela semble être le but des prédicateurs qui visitent l'église à laquelle elle appartient. Elle entend rarement un sermon évangélique et doit se procurer la nourriture spirituelle dont elle a besoin par l'étude personnelle de la Bible, par une communion intime avec Dieu et par le sermon très modeste que prêche l'ancien en l'absence de prédicateur. Aussi attend-elle avec impatience la venue d'un pasteur, espérant toujours, dit-elle, en retirer des forces et une inspiration nouvelles pour le service chrétien. Malheureusement, elle est souvent déçue, car le prédicateur, ouvrier biblique ou président de conférence, n'a qu'un message : un objectif à atteindre ou un appel à adresser en faveur d'un fonds. Le plus souvent il ne prêche qu'un sermon, se hâtant de se rendre dans une autre église. Cette

sœur demande s'il est juste de « tondre les brebis affamées ».

Une question vitale

C'est une question vitale, n'est-ce pas ? Une question qui s'adresse à nos prédicateurs et à nos ouvriers de conférence. Est-il bien, mes frères, de tondre les brebis affamées ? Est-il bien de recevoir de l'aide pour nous et nos familles, de solliciter des dons qui sont souvent le fruit de véritables sacrifices de la part de nos frères et sœurs, tandis que nous négligeons de leur donner les biens qui viennent de Dieu ? Non. Cela n'est pas bien. Cela est même très mal, et cela retentira sur ceux qui le font. Une telle manière d'agir — si elle devient une règle dans la dénomination — aura un contre coup fâcheux sur la cause de Dieu. Dieu nous a faits ministres de sa Parole, et notre premier devoir est de dispenser cette Parole aux âmes affamées.

Nous voulons croire que des cas comme celui mentionné par notre sœur, ne se présentent pas souvent. Le rédacteur de la *Review* est obligé de passer



Notre bateau missionnaire sur le golfe de Kavirondo (Afrique Orientale). (Voir l'article de frère Read, à la page 8.)

la plus grande partie de son temps dans son bureau pour satisfaire aux exigences de son travail. Il n'a pas l'occasion qu'il désirerait souvent, de se trouver avec les frères et sœurs dans le champ, et pour cette raison il n'est pas très bien renseigné sur ce qui s'y passe. Il n'a pas une parole de critique à adresser aux sincères et loyaux ouvriers dans le champ, ses chers frères en Christ, sur lesquels repose la responsabilité de réunir des fonds pour alimenter les églises, de se procurer le nerf de la guerre afin de porter le message dans les régions lointaines. Ce travail est essentiel. Nous ne pouvons pas relâcher nos efforts d'un seul cran. Nous avons envoyé nos frères et nos sœurs, nos fils et nos filles, notre chair et notre sang dans les pays païens et catholiques, nous avons pris devant Dieu l'engagement de les soutenir. Nous les avons envoyés travailler comme au fond d'un puits : il faut maintenant que nous tenions la corde. Ne plus faire face à nos engagements serait un crime.

Ouvriers fidèles et croyants loyaux

Nous ressentons une sympathie profonde pour les ouvriers de cette dénomination qui cherchent à accomplir leur tâche de la meilleure manière possible sous la crainte de Dieu. Nous n'avons pas à critiquer leurs efforts. Au cours de leurs longues années de labeur, ils ont accompli un travail bon et noble, et nous remercions Dieu pour les croyants loyaux qui les ont soutenus par leurs efforts. Nous visitons certains frères et sœurs, nous remarquons leur travail, leurs sacrifices, leur renoncement à l'égard de l'habitation, du vêtement et même de la nourriture, afin de pouvoir consacrer davantage à la cause du Christ. Nous remercions Dieu pour la foi simple et loyale que manifeste un tel esprit. Mais il faut assurément, qu'au milieu de leur travail et de leurs sacrifices, ces frères et ces sœurs soient nourris spirituellement. Le troupeau du foyer, celui qui fournit le nerf de la guerre, doit avoir de la nourriture en suffisance; autrement il se trouvera bientôt dans l'incapacité complète de répondre aux appels de ceux qui ont moins que lui.

Il faut nourrir le troupeau

Ceci nous ramène encore à la question : Tonnons-nous les brebis affamées ? Nourrissons-nous le troupeau de Dieu ? D'après les paroles de l'apôtre Pierre aux anciens, cette charge repose sur nous :

« Voici les exhortations que j'adresse aux anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances de Christ, et participant de la gloire qui doit être manifestée : Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde, non par contrainte, mais volontairement, selon Dieu : non pour un gain sordide, mais avec dévouement : non comme dominant sur ceux qui vous sont échus en partage, mais en étant les modèles du troupeau. Et lorsque le souverain pasteur paraîtra, vous obtiendrez la couronne incorruptible de la gloire. » 1 Pier. 5 : 1-4.

L'apôtre Paul exhorte également Timothée :

« Je l'en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, et au nom de son apparition et de son royaume, prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non, reprends, censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant. » 2 Tim. 4 : 12.

Ces exhortations solennelles ont occupé une grande place dans la consécration de nos prédicateurs. La

question qui se pose est celle-ci : Sommes-nous sincères à l'égard du message qui nous est confié ?

Etre véritablement des conducteurs

L'ordre de nourrir le troupeau ne s'adresse pas seulement aux prédicateurs consacrés. Cette responsabilité repose sur chaque homme et sur chaque femme qui vit du produit de la dime des membres. Cette charge incombe aux secrétaires de chaque département aussi bien qu'au président de la conférence. Il est vrai que, grâce à sa longue expérience, le président de la conférence peut faire des choses qu'un jeune homme ou une jeune fille ne pourront faire ; malgré cela, nous pensons qu'il ne serait pas sage d'employer un homme ou une femme qui ne saurait pas prendre soin de la vie spirituelle de l'Eglise de Dieu.

Les ouvriers de la conférence sont quelquefois obligés de faire des voyages hâtifs d'un endroit à l'autre pour rallier nos églises en vue d'un grand résultat à atteindre, mais nous mettons sérieusement en doute la sagesse d'un tel procédé lorsqu'il est généralisé. Nous ne croyons pas que c'est en allant d'une église à l'autre, s'occupant de présenter tel ou tel sujet particulier, ou bien faisant tous ses efforts pour dépasser un objectif, qu'un jeune homme affermira l'Eglise dans la foi.

Puisque les appels pour de l'argent sont nécessaires, l'Eglise de Dieu doit apprendre à donner. Il faudra donner, nous le croyons, jusqu'à ce que l'œuvre ait triomphé. Pour employer les paroles de la sœur mentionnée plus haut, nous ne croyons pas qu'il faille tondre les brebis affamées, mais nous croyons plutôt que ceux qui sont appelés à visiter nos églises doivent être capables de distribuer les biens spirituels aux membres et qu'ils doivent prendre le temps de le faire. Ils devraient communiquer autour d'eux l'esprit dont ils sont animés. Ils devraient prendre le temps de visiter ceux qui sont découragés et abattus. Ils devraient veiller à mettre l'église à l'œuvre sous une influence spirituelle toujours plus forte. Lorsque nous négligeons de faire cela, n'est-ce pas parce que nous avons perdu de vue le véritable idéal d'un ministre du Christ ? Lorsque nous n'annonçons pas la Parole de Dieu en tout premier lieu, lorsque nous ne nourrissons pas le troupeau de Dieu, n'est-ce pas parce que nous avons oublié notre sainte mission ?

Les fruits du ministère spirituel

Et si vraiment nous nourrissons le troupeau du Seigneur, quel en sera le résultat ? Si nous donnons aux autres la grâce que Christ a répandue dans nos cœurs, si nous parlons à nos frères de l'espérance et du courage qui réchauffent notre âme, qu'arrivera-t-il ? Cela fera naître en eux la grâce et l'énergie. Ils seront amenés à se donner eux-mêmes et tout ce qu'ils possèdent à Christ et à son œuvre. Ils donneront et donneront encore pour la cause de l'Evangile, et donner sera le fruit béni de l'Esprit qui touche leurs cœurs.

Nous craignons que parfois nous fassions le contraire de ce que Dieu nous a commandé. Au lieu de prêcher l'Evangile du Christ, attendant avec confiance que Dieu bénisse notre ministère et fasse croître dans les vies les fruits de l'Esprit, tels que l'amour et la générosité, nous cherchons à produire des fruits, par des méthodes terrestres et des plans humains. Nous croyons de toute notre âme, comme ministres de Jésus, que si nous donnons à

manger aux brebis du troupeau de Dieu au temps convenable, si nous savons témoigner un constant et profond intérêt dans le salut de leurs âmes, il faudra moins de temps et d'efforts pour recueillir de l'argent. Les fruits bénis du ministère spirituel seraient offerts en abondance au trésor de Dieu pour le soutien de son œuvre. Que Dieu nous guide et qu'Il nous aide à suivre l'ordre de l'Évangile pour l'achèvement de son œuvre sur la terre.

Il faut cultiver l'art de donner

On doit tondre les brebis. C'est une loi de la nature. Cela contribue à leur bien-être. La même loi est applicable dans le domaine spirituel. Les brebis du troupeau spirituel doivent être tondues. L'art de donner doit être cultivé et encouragé. Il

ya des milliers d'hommes et de femmes qui doivent se séparer de leurs richesses, qui doivent tout déposer sur l'autel du sacrifice, ou bien ils périront avec leurs trésors au dernier jour. Il est juste que le ministre de l'Évangile vive de l'Évangile. Ce principe est enseigné dans les saintes Écritures. (Voir 1 Cor. 9 : 7-14.)

Le fidèle ouvrier de Dieu est digne de son salaire. Ce n'est ni un indigent, ni un mendiant. Il est juste que les membres de l'Église subviennent à ses besoins. Ils doivent s'en souvenir, et en faisant cela ils donneront une preuve de leur coopération ; de même que le ministre de Christ doit nourrir les brebis tout en les tondant et qu'il doit se montrer un économiste fidèle de la grâce qu'il a reçue de Dieu dans le ministère de sa Parole.

Laissez parler Daniel et l'Apocalypse

Par W.-A. Spicer

Nous sommes dans un mouvement qui s'appuie sur le fondement certain de la prophétie biblique accomplie et en train de s'accomplir, et le temps qu'il reste à ce message pour être proclamé oblige les hommes et les femmes à se décider immédiatement pour Dieu et pour la vérité.

Il en était de même aux jours du premier avènement du Christ. Lorsque le mouvement évangélique commença, la prophétie d'Ésaïe avait déclaré qu'immédiatement avant que le Sauveur soit révélé à Israël un messager viendrait pour préparer le chemin du Seigneur. Lorsque l'heure sonna, Jean-Baptiste parut disant : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme l'a dit le prophète Ésaïe. » Et lorsque Jésus fut oint du Saint-Esprit, Jean s'écria : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Jean 1 : 23, 29.

Plus tard, Jésus vint, « prêchant l'Évangile de Dieu. Il disait : Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et croyez à l'Évangile. » Marc 1 : 14, 15.

Le temps était venu. La dernière des 70 semaines de Daniel formant la première partie de la période de 2.300 ans était arrivée. Le mouvement évangélique commença au moment exact en s'appuyant sur la prophétie accomplie et en train de s'accomplir. La prédication de l'Évangile s'attacha constamment à la parole certaine de la prophétie. Lorsque Pierre prit la parole au jour de la Pentecôte, il choisit son texte dans une prophétie en voie d'accomplissement : « Hommes de la Judée, ... ce qui arrive a été prédit par le prophète Joël. » Actes 2 : 14, 16.

Ainsi, la note dominante de l'Évangile retentit au moment où les 70 semaines se terminaient.

En 1844, lorsque se termina la longue période de 2.300 ans, la prophétie marquait l'heure à laquelle un autre mouvement devait être entrepris avec ce message : « Le temps est accompli, le royaume de Dieu est proche, repentez-vous et croyez à l'Évangile. » Cette fois, ce n'est pas un message d'un Sauveur venant mourir pour les hommes, mais c'est celui d'un Sauveur crucifié, ressuscité et revenant bientôt. De même que Jean-Baptiste s'écria « Voici celui qui ôte le péché du monde » et que Pierre déclara : « Ceci a été prédit par le prophète Joël »,

de même le message adventiste proclame avec une certitude triomphante qu'il est le mouvement annoncé depuis longtemps, qui s'adresse « à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple », et qui dit d'une voix forte : « Craignez Dieu et donnez-lui gloire ; car l'heure de son jugement est venue. » Apoc. 14 : 6, 7.

C'est précisément ce qu'est le mouvement adventiste. Ce mouvement commencé en 1844, c'est celui dont Daniel a fixé le temps et que l'Apocalypse a décrit. La parole certaine de la prophétie est la base de notre foi. La voix de la prophétie s'accomplissant chaque jour appelle nos âmes à la soumission. Les grandes vérités de la parole prophétique qui nous ont donné l'existence en tant qu'adventistes du septième jour feront que d'autres personnes deviendront adventistes. Les vérités qui ont fait ce mouvement le conduiront jusqu'à la fin. La puissance convaincante, convertissante et vivifiante de Dieu se révèle pendant ces derniers jours. Nous, adventistes, nous devons vivre conformément à ces vérités prophétiques. Elles sont pour nous esprit et vie.

Dans le volume récemment imprimé et intitulé *Testimonies to Ministers*, constitué par des écrits anciens de sœur White, il y a un appel frappant pour que l'on étudie avec plus de zèle les livres de Daniel et de l'Apocalypse. Voici quelques phrases à ce sujet :

« Daniel et l'Apocalypse doivent être étudiés aussi bien que les autres prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Qu'il y ait de la lumière, oui, qu'il y ait de la lumière dans vos demeures. » — page 112.

De l'Apocalypse, il est dit de nouveau :

« Lorsque, comme peuple, nous comprendrons quelle est pour nous la valeur de ce livre, on verra au milieu de nous un réveil. » — p. 113.

« Lorsque les livres de Daniel et de l'Apocalypse seront mieux compris, les croyants auront une expérience religieuse toute différente. » — p. 114.

Cela ne veut pas dire évidemment qu'un autre système d'interprétation doit être cherché, quoique nul d'entre nous n'ose affirmer que nous n'avons pas besoin d'étudier constamment afin de comprendre mieux tel ou tel détail de la prophétie. Ce

n'est pas un appel à tirer un nouvel ordre de leçons spiritualisées des symboles ou des images des livres prophétiques. Les commentateurs populaires feront mieux que nous dans ce domaine. Pour nous, ces prophéties ont trait à des événements qui doivent s'accomplir bientôt et qui nous convainquent du fait solennel que la fin est proche. Les grandes lignes de la prophétie que nous avons connue ont en elles le pouvoir de remuer le fond même de l'âme.

« Ne négligez pas les scènes solennelles que la prophétie a révélées. Si notre peuple était même à demi éveillé, s'il comprenait que les événements décrits dans l'Apocalypse sont proches, une réforme prendrait place dans nos églises et un bien plus grand nombre accepterait le message. » — p. 118.

Étudions-les, ces grandes lignes de la prophétie. Conservons-en toujours la fraîcheur et la puissance dans notre cœur. Répétons-les dans les églises, frères prédicateurs et frères anciens, demandant à Dieu qu'Il nous donne une conversion, une expérience nouvelles dans ces vérités bénies. Daniel 2, Daniel 7, Apocalypse 6, 13 et 14, et tout le reste, ne sont pas des leçons d'un livre d'histoire ancienne et qu'il convienne d'apprendre une seule fois. Ce sont des paroles vivantes qui à travers l'histoire du passé parviennent jusqu'à nous comme le roulement du tonnerre pour décrire les événements présents qui doivent aboutir bientôt au dernier et au plus grand de tous.

« Lisez le livre de Daniel, reprenez point après point l'histoire des royaumes dont il parle, voyez les hommes pendant les conseils, les armées puissantes, et remarquez comment Dieu a renversé l'orgueil des hommes et a jeté leur gloire dans la poussière. » — p. 112.

Il ne s'agit pas d'un nouveau système d'interprétation ni d'un nouveau mouvement, mais d'une grâce renouvelée jour après jour afin que nous soyons vraiment convaincus de ce que nous croyons. C'est certainement ce dont nous avons besoin. Le message qui revit dans notre âme, c'est le message qu'il faut prêcher aux autres.

« Que Daniel parle, que l'Apocalypse parle et dise ce qui est la vérité. Mais quel que soit le sujet que vous présentiez, montrez Jésus, le centre de toute espérance, le rejeton de la postérité de David, l'étoile brillante du matin. » — p. 118.

W.-A. SPICER



Se tromper soi-même

Le journal intime de Léon Tolstoï a été publié par sa fille il y a quelques années. On trouve dans ce journal la pensée suivante : « Il est moins grave de tromper les autres que de se tromper soi-même, »

Beaucoup d'entre ceux qui lisent ces lignes ne se rendent pas coupables de mensonges envers leurs semblables, mais la plupart ont cherché à se tromper eux-mêmes.

Lorsque Eve mangea du fruit de l'arbre défendu dans le jardin d'Eden, elle chercha à se tromper en se persuadant que ce n'était pas sa faute, mais celle du serpent.

Et lorsque Dieu demanda à Adam pourquoi il avait pris part à la désobéissance, sa réponse était prête. Il y avait pensé et il était arrivé à la conclusion qu'il n'était pas à blâmer. Si Eve n'avait pas mangé du fruit et ne l'avait pas tenté il ne

serait pas tombé. Mais la vérité dans cette histoire, c'est qu'Adam était entièrement responsable de son péché. Comme il y en a aujourd'hui des Adams qui cherchent à rejeter la responsabilité de leurs fautes sur l'autre sexe !

Un matin, en me rendant dans un grand magasin où j'étais employé, je m'aperçus qu'on avait oublié de fermer le robinet d'un baril d'huile et qu'une certaine quantité du liquide s'était répandue sur le sol. Immédiatement j'essayai de me convaincre que je n'étais pas responsable de ce méfait et je découvris bientôt que la même pensée agitait tous les esprits. Chacun se disait : « C'est quelqu'un d'autre qui l'a fait. »

Parlez avec un pensionnaire du pénitencier et vous vous apercevrez bien vite qu'il est pris dans les mailles de ses illusions. Il n'est pas responsable de ses fautes, mais c'est la société en général qui est coupable envers lui. Il a été détourné du bon chemin.

Demandez à l'ivrogne comment il est arrivé où il est, et il sera capable de vous dire exactement à quel moment quelqu'un l'a égaré et l'a fait rouler dans l'abîme. Demandez à la femme tombée la raison de sa chute et elle vous dira que c'est le mensonge qui l'a conduite dans la vie de péché.

Demandez à votre petit garçon qui vient de vous désobéir pourquoi il l'a fait et il vous dira sans la moindre gêne que c'est la faute de sa sœur ou de son frère, ou peut-être celle du petit garçon d'à côté.

Il y a quelque temps je parlais avec une dame sur la vie conforme aux enseignements bibliques. Elle admettait être en retard pour bien des choses, mais en manière de consolation elle ajouta qu'elle était certaine que Dieu connaissait son cœur et qu'Il en tiendrait compte. Elle essayait de se persuader qu'elle pouvait continuer à désobéir et tout de même entrer au ciel. « Mais, ajoutait-elle, je fais tout le bien que je puis. Je viens en aide aux pauvres du voisinage, je promène les malades dans ma voiture, en un mot pas un jour ne se passe sans que je fasse du bien à quelqu'un. »

J'ai entendu un homme qui cherchait à apaiser sa conscience en disant : « C'est vrai, je le sais, j'ai un vilain caractère. Je me mets en colère et je dis des choses que je ne devrais pas dire et que je regrette tout de suite. Mais que voulez-vous, c'est de mon père que je tiens ce défaut, et je n'y puis rien. » Rejeter ses faiblesses sur son pauvre vieux père qui depuis longtemps est mort est une bien triste excuse !

C'est ainsi que nous nous trompons. Il nous est dit qu'à la fin de l'histoire de cette terre, lorsque nous serons en face de l'éternité, nous nous trouverons avec des gens qui se seront trompés eux-mêmes. Ils auront beau dire au Sauveur tout ce qu'ils ont fait en son nom, ils auront beau énumérer les visites aux malades la nourriture aux pauvres, ce sera en vain, car Jésus répondra : « Retirez-vous de moi. Je ne vous connais pas. »

Lorsque je cherche à rejeter mes péchés sur quelqu'un d'autre, je me trompe moi-même. Il se peut que la tentation se soit trouvée sur mon chemin ; il se peut que des gens m'aient mal conseillé, mais c'est librement que je me suis décidé à faire le mal. Au grand jour du jugement toutes nos excuses s'évanouiront et nous verrons que nous avons fait le mal parce que nous l'avons choisi. — CH.-L. PADDOCK (*Review and Herald*)

Questions et Réponses

Question 70. —

— On nous écrit :

« L'attitude de l'homme vis-à-vis de son prochain, dans l'Ancien Testament, est toute différente de ce qu'elle est dans le Nouveau. Sous l'Ancien Testament, Dieu conduit son peuple à la guerre : il lui ordonne de passer hommes et femmes, y compris les vieillards et les enfants, au fil de l'épée. L'enseignement paraît être tout l'opposé de celui du Nouveau Testament. » — E. Bourdon, Verviers.

Réponse. — Il faut ici tenir compte de la différence fondamentale qui existe entre l'ancienne et la nouvelle alliance. L'ancienne alliance était nationale et collective. Elle embrassait toute la nation juive. Elle n'exigeait ni ne supposait la conversion des individus qui la composaient. Prenant son peuple en bloc — et ne lui demandant que d'observer les lois de Dieu (morales, cérémonielles et autres) — l'alliance du Sinaï renfermait forcément des éléments et des lois qui n'ont aucune place dans la vie du converti. Tels sont le gouvernement civil, le code pénal, les tribunaux, la loi des successions, de l'esclavage, du partage des terres, et enfin la question de la guerre.

Il fallait faire la conquête de Canaan, défendre les frontières. Mais si on lit attentivement les livres de Josué, des Juges et des rois d'Israël, on constate que Dieu réduisait au minimum l'emploi de l'épée dans les batailles. Il se réservait de mettre lui-même l'ennemi en fuite par des bruits terrifiants, ou de le réduire par des moyens surnaturels : frelons, anges exterminateurs, aveuglement qui portait l'ennemi à s'entre-détruire lui-même.

Reste l'ordre d'exterminer les populations de certaines villes, de certaines contrées, ordre qui, quelquefois, allait jusqu'aux animaux domestiques, et dont se prévalent aujourd'hui un grand nombre de sceptiques et même de théologiens et de chrétiens pour rejeter — avec une vertueuse indignation — les récits de la Bible qui nous en parlent.

Faisons remarquer que, dans ces cas, Israël n'agissait qu'au nom et sur l'ordre de Dieu, et à titre de simple exécuteur des jugements divins. Dieu aurait parfaitement bien pu frapper Lui-même ces populations sans le concours d'Israël, comme pour la destruction des antédiluviens et des Sodomites. Mais il tenait à associer son peuple à cette œuvre justicière, afin de lui inspirer l'horreur des péchés dont ces peuples s'étaient souillés.

Ceux qui contestent à Dieu le droit de faire disparaître des populations entières, oublient que les peuples voués à l'extermination au temps de Josué, s'étaient, depuis des siècles et malgré les avertissements et la patience de Dieu, vautrés dans une luxure effrénée, et que d'infâmes débauches avaient empoisonné le sang et toutes les fibres de leurs habitants. Permettre à Israël de les laisser vivre, d'épargner un seul individu, un seul enfant, une seule habitation, un seul vêtement, c'était risquer de contaminer tout le peuple d'Israël par le virus d'une infection inguérissable.

Au point de vue moral, comme au point de vue physique, les Cananéens avaient forfai à leurs droits d'exister sur la terre. Dieu les ôtait donc du chemin de son peuple, et associait celui-ci à son œuvre d'assainissement.

Il y a une quarantaine d'années, qu'un savant

démontrait à l'Académie des Sciences par les précautions prises contre la lèpre sous la législation mosaïque, qu'en fait de prophylaxie les Hébreux avaient devancé de trente-cinq siècles les découvertes modernes. On peut même ajouter qu'ils avaient devancé les découvertes de Pasteur.

Cela dit, il serait injuste de ne pas ajouter que, dans les relations d'individu à individu, les enseignements de l'Ancien Testament sont exactement les mêmes que ceux du Nouveau : même respect pour les parents, mêmes égards pour les domestiques, les pauvres, les orphelins, les veuves, et les étrangers. C'est dans l'Ancien Testament que se trouve la première mention de la règle d'or : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Lévi. 19 : 18.

J. V.

Question 71. — Encore le terme « pasteur ». —

« Vous avouerai-je que le terme « pasteur » me plaît infiniment pour beaucoup de raisons. Il est une espèce de compensation aux déceptions et aux tristesses de l'existence un peu dure de nos ouvriers dans le champ. Il est élégant, il est toujours pris dans un sens qui apporte un peu de considération à celui auquel il est décerné, il provoque le respect. Mais enfin, s'il le faut.... »

J. N.

Réponse. — Ces lignes nous sont parvenues avant nos études sur ce sujet publiées il y a juste un an. Elles ont même donné lieu à ces dernières, et méritent donc d'être versées au dossier. Nous n'avons rien à ajouter, sauf que nos recherches se plaçaient uniquement sur le terrain biblique et lexicologique. Le terme « prédicateur » adopté dans notre vocabulaire officiel n'empêche pas que, dans les rapports avec le monde, on ne s'appelle et se laisse appeler « pasteur ».

J. V.



Je ne veux pas être un hypocrite

Un jeune homme, D. T. écrit : « J'aimerais bien être chrétien et me joindre à l'Eglise, mais j'ai peur de ne pas être ferme et je ne veux pas être un hypocrite. »

Le fait que vous resterez en dehors de l'Eglise ne vous empêchera pas d'être un hypocrite. Il y a plus d'hypocrites en dehors de l'Eglise que dedans.

L'homme qui sait qu'il devrait être chrétien et qui ne le devient pas est un hypocrite. Il se trompe lui-même et, neuf fois sur dix, il cherche à tromper les gens sur les véritables sentiments qui sont dans son cœur. C'est de l'hypocrisie.

Prétendre être irréligieux parce qu'on a honte de confesser Jésus devant ses amis, c'est être hypocrite, tout comme Pierre l'était lorsqu'il dit, parlant de Jésus : « Je ne le connais pas. » Chercher à avoir l'apparence de ce que vous n'êtes pas en réalité, c'est de l'hypocrisie, soit que vous dissimuliez dans votre cœur l'amour du bien en vous revêtant du manteau de péché, soit que votre cœur soit attiré vers le mal et que vous fassiez profession d'aimer le bien.

Si vous ne voulez pas être un hypocrite, soyez en fait le chrétien que dans votre cœur vous désirez être.

C.-A. HOLT.

L'amour du merveilleux nous aurait-il été donné sans dessein ? Ne serait-ce pas le pressentiment d'un monde meilleur ?

Jésus-Christ : son caractère et son influence

SANS rien de ce qui fait la force des conquérants, Jésus de Nazareth a conquis plus de millions d'âmes qu'Alexandre, César, Mahomet et Napoléon. Sans diplôme universitaire, Il a jeté plus de lumière sur les choses humaines et divines que tous les philosophes et les savants réunis. Il a prononcé des paroles de vie comme jamais personne ne l'a fait avant ou après Lui, et Il a obtenu un résultat qui dépasse de beaucoup celui qu'atteignent les orateurs et les poètes. Sans écrire une seule ligne Il a mis plus de plumes au travail, Il a fourni plus de sujets de sermons, de discours, de discussions, d'ouvrages d'érudition, d'œuvres d'art, de chants de louanges que l'armée entière des grands hommes des temps anciens et modernes.

Il naquit dans une étable et fut crucifié comme un malfaiteur. Mais désormais, Il tient dans sa main la destinée des mondes et règne sur un empire spirituel qui réunit un tiers des habitants du globe. Jamais le monde n'a produit une vie plus modeste et plus humble et qui ait pourtant produit des effets plus extraordinaires dans tous les siècles, chez toutes les nations et parmi toutes les classes de la société.

Les annales de l'histoire ne nous donnent point d'autre exemple d'un succès si complet et d'autant plus étonnant qu'il s'est produit sans l'intervention de puissance matérielle, sociale, littéraire et artistique et sans le secours des influences qui généralement sont indispensables aux hommes. Dans ce domaine encore, le Christ reste seul et unique au milieu des héros de l'histoire et constitue un problème impossible à résoudre, à moins de le reconnaître non seulement comme Fils de l'homme, mais encore comme le Fils éternel de Dieu. — *Philip Schaff.*



Le miracle et la science

M. HOULEVIGUE écrit dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1924 :

« Le mot *miracle* coupe l'humanité en deux parts, celle qui l'admet et celle qui le nie ; comme il arrive fréquemment dans les discussions de cet ordre, le fossé s'est creusé entre ces deux convictions et semble infranchissable. Je voudrais, en toute bonne foi, essayer de montrer comment le point de vue de la science s'est modifié, depuis quelques années, dans un sens qui diminue l'antagonisme des deux thèses en présence. Il n'y a pas très longtemps, les lois naturelles, établies par l'observation et l'expérience, nous apparaissaient avec un caractère de nécessité qui ne souffrait aucune dérogation ; il paraissait inadmissible à tous ceux qui avaient reçu la formation scientifique, que leur effet pût être suspendu pour une raison quelconque. Mais la science d'aujourd'hui, en creusant plus avant dans l'étude de la nature, s'est élevée à une conception différente : la plupart des lois de la science expérimentale lui apparaissent comme des « vérités statistiques » et non plus comme des « vérités nécessaires ». Dire qu'il naît chaque année autant de femmes que d'hommes, c'est énoncer une loi, un fait d'observa-

tion constamment vérifié quand on considère un temps très notable et un pays très peuplé ; mais ce fait ne résulte que de la compensation de phénomènes élémentaires, dont chacun dépend de causes nombreuses et inconnues que nous désignons sous le nom de hasard ; il n'y a pas d'impossibilité naturelle, au moins à notre connaissance, à ce que toutes ces causes convergent une fois pour déterminer une prédominance notable, voire même excessive, de l'un des sexes. Un tel phénomène, s'il venait à se produire dans un grand pays comme la France, nous apparaîtrait cependant comme un miracle, c'est-à-dire comme une dérogation à une loi naturelle bien établie ; pourtant, loin d'être une absurdité scientifique, il serait dans l'ordre naturel et on peut dire, en forçant un peu l'expression, que le miracle serait qu'il n'y ait point de miracles. »

« ... Il nous apparaît aussi qu'une dérogation momentanée à ces lois (celle de la chute des corps) n'est pas absolument impossible, et ne saurait être niée *a priori* au nom de la science. »

« ... Les lois de l'équilibre électrique, examinées à la lumière des théories modernes, ont perdu leur caractère obligatoire, et une dérogation à ces lois ne constituerait pas un scandale scientifique. »

Et voici sa conclusion :

« ... Il me semble qu'on peut conclure de ce qui précède que les négations tranchantes d'un certain dogmatisme scientifique ne sont plus de mise dans l'état actuel de nos connaissances. Les lois naturelles ne forment plus de barrières infranchissables ; elles admettent, et même appellent l'exception ; elles ont supprimé de leur vocabulaire le mot « impossible » pour y substituer celui d'« improbable ». D'ailleurs, la science ne se préoccupe pas de savoir quel parti on pourra tirer de ce changement ; de même qu'elle reste indifférente entre le bien et le mal, elle n'intervient ni dans les querelles d'écoles, ni dans les conflits de conscience. Elle cherche uniquement, en tâtonnant, la part de vérité accessible à nos sens et à notre raison, qui n'est peut-être qu'une partie de la Vérité. »

Peu à peu, nous le voyons, la science et les savants viennent donner raison à la Bible. Il faut bien en arriver là lorsqu'on est honnête dans ses recherches et que l'on possède le véritable esprit scientifique qui n'est autre chose, en somme, que l'amour de la vérité.

M. T.



Prière du matin

Merci, o mon Père céleste pour le repos paisible et doux que tu m'as donné pendant la nuit écoulée, et pour la tendre sollicitude dont tu m'entoures.

Reste près de moi pendant le jour qui commence, et si c'est ta volonté, préserve mon corps de tout mal. Garde mon âme du péché. Aide moi à ne pas te déplaire dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actions. Donne-moi la force dont j'ai besoin pour accomplir les devoirs de la journée avec sagesse et jugement. Subviens aujourd'hui à mes besoins comme tu l'as promis. Guide-moi dans le sentier du bien pour ta gloire et l'avancement de ton règne. —

C'est au nom de ton Fils Jésus-Christ que je te demande ces grâces imméritées. — *Mary-A. Steward.*

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Visites sanitaires au Séminaire adventiste de Collonges pendant l'exercice 1924-25

La santé est le don le plus précieux que Dieu nous accorde ici-bas. Veiller à sa conservation est pour le chrétien une obligation impérieuse, formelle. Les ordonnances sanitaires que Dieu avait données à son peuple par Moïse étaient très précises et très détaillées ; leur transgression était punissable comme celle des dix commandements. Les Israélites devaient, en effet, être forts, physiquement, pour faire la conquête du pays promis qui était alors occupé par des nations puissantes. Nous allons à la conquête d'un pays bien plus grand que celui de Canaan, et nous n'avons pas seulement à lutter contre des forces humaines, mais contre des puissances invisibles. Pour vaincre dans cette lutte, il nous faut toutes nos forces physiques, intellectuelles et spirituelles. Une vie conforme aux lois sanitaires préserve de la maladie. Cela n'est pas toujours le cas, il est vrai, car certaines maladies sont héréditaires. Quelles pertes immenses notre œuvre n'a-t-elle pas subies par le fait que les membres de nos églises, nos ouvriers transgressaient, — nous ne voudrions pas dire sciemment, mais par manque de connaissance, et souvent par négligence, — les lois de la santé ! Si notre responsabilité est grande en ce qui concerne notre propre corps, elle l'est encore plus vis-à-vis des personnes qui sont confiées à nos soins. Tel est le cas des élèves de notre Séminaire. L'Etat à des médecins scolaires, car il en reconnaît la nécessité. Ces médecins ne sont pas des médecins traitants : ils ne font que de la prophylaxie, de la prévention. La direction de notre école est secondée dans cette tâche par un médecin dont une partie importante du travail consiste à établir l'état de santé des élèves au commencement et à la fin de chaque exercice scolaire. La visite d'entrée permet parfois de découvrir un élève porteur de germes pathogènes contagieux qui, si on le laissait à l'école, infecterait ses camarades. Chez un autre, on trouve une maladie qui s'aggraverait par le travail intellectuel, ou encore une affection qui, tout en permettant les études, demande à être surveillée ou à être traitée. On découvre aussi des infirmités rendant l'élève inapte pour un certain travail.

En comparant le rapport de la visite d'entrée avec celui de la visite de sortie, on peut se rendre compte de la manière dont les élèves ont supporté les cours. Une amélioration générale de l'état de santé est notre meilleur critère des conditions sanitaires de l'école, de la nourriture entre autres ; elle prouve que ces conditions ont été suffisantes. Y a-t-il, au contraire, une baisse dans l'état de la santé, cela nous conduit à en chercher la cause.

Nous pensons que les frères et sœurs dans l'Union Latine s'intéresseront aux résultats de ces visites sanitaires, c'est pourquoi nous en publions quelques données.

Lors de notre visite sanitaire d'entrée, nous avons examiné 112 élèves, dont 36 du sexe féminin, et 76 du sexe masculin. Il y en avait de tout âge, depuis 12 ans jusqu'à 45. Le plus grand mesurait 179 cm. Une dizaine d'élèves avaient un poids beaucoup trop faible pour leur taille ; quelques-uns d'entre eux étaient en pleine croissance et demandaient à être ménagés, en ce qui concerne les études, étant, dans cet état, prédisposés à toutes sortes de maladies infectieuses.

Nous avons examiné l'acuité visuelle de tous les élèves, à l'exception des porteurs de lunettes, car bien des maux de tête, des migraines, des vertiges et autres malaises sont dus à une déféctuosité de la vue, et disparaissent dès qu'elle a été corrigée par des verres.

Six élèves étaient atteints de surdité légère, dont deux des deux oreilles ; quatre autres élèves étaient atteints d'une surdité plus forte, dont un des deux oreilles.

La plupart des élèves étaient légèrement anémiques ; la moyenne était de 89.2 % chez les sœurs, et de 88.2 % chez les frères. Il n'y avait que six sœurs et quatre frères qui atteignaient ou dépassaient la normale. Les ennemis du végétarisme accuseraient volontiers ce dernier de causer cette anémie, mais ils ne le peuvent pas, car c'est précisément chez des végétariens qu'on a trouvé le meilleur sang. Cette anémie est plutôt due à une vie sédentaire, au surmenage et à une nourriture impropre. Des exercices physiques quotidiens, des lavages froids, un sommeil suffisant et une bonne nourriture végétarienne sont les meilleurs remèdes.

La palpation de la glande thyroïde a révélé huit goitres nouveaux, et 27 hypertrophies, c'est-à-dire une forme de goitre qui peut se guérir. Dans les pays



Coucher de soleil à Collonges

goitreux, comme la Suisse et la Savoie, la question du goitre est d'une grande importance, car le goitre, qui est une dégénérescence de la glande thyroïde, peut affecter les fonctions vitales de l'organisme, le caractère, l'intelligence, et, dans les cas extrêmes, produire le crétinisme ou le myxœdème. Lorsque le goitre se produit après l'âge de la puberté, il est surtout gênant au point de vue esthétique, parfois il peut gêner la respiration, mais après 50 ans il devient rarement cancéreux. On a remarqué que le développement du goitre est favorisé par une nourriture pauvre en iode ; c'est pourquoi les goitreux sont nombreux dans les contrées montagneuses pauvres en sels iodurés. On sait depuis quelques années que l'iode entre dans la composition chimique du produit de sécrétion de la glande thyroïde. Sans iode, la glande thyroïde ne peut pas former ce produit. De même que le fer est absolument indispensable à la formation de l'hémoglobine (colorant rouge du sang), sans quoi les hommes et les animaux mourraient d'anémie, l'iode est nécessaire pour la sécrétion thyroïde. Des expériences récentes ont révélé qu'il faut à l'homme un vingtième de milligramme en moyenne d'iode par jour, donc une dose homéopathique, contenue dans la centième partie d'une goutte de teinture d'iode. En Suisse et

ailleurs on a introduit le sel de cuisine ioduré qui tient compte du besoin physiologique de notre organisme en iode, et l'on espère ainsi voir disparaître le goitre, et avec lui, le crétinisme. Nous pensons faire la même prophylaxie à Collonges.

La visite sanitaire des élèves de notre séminaire présente un intérêt tout particulier, par le fait qu'ils viennent de pays très différents de mœurs et d'habitudes. Cela nous permet d'étudier la fréquence de certaines affections et d'en trouver éventuellement la cause. A ce sujet, l'examen des dents est très intéressant. Nous avons divisé les élèves en cinq catégories, d'après l'état de leurs dents. Cette division est tout à fait arbitraire.

1. Dents intactes :	28 élèves ou les 25.2 %
2. Bonnes dents (1-2 caries)	19 élèves ou les 17.1 %
3. Dents médiocres (3-8 caries)	33 élèves ou les 29.7 %
4. Mauvaises dents (10-15 caries)	23 élèves ou les 20.3 %
5. Très mauvaises dents :	8 élèves ou les 7.3 %

Considérant les différentes nationalités, ce sont les Suisses qui ont les plus mauvaises dents, viennent ensuite les Français, les Belges, les Espagnols, les Italiens, comme le démontre le petit tableau ci-dessous :

	Suisse	France	Belg.	Espag.	Italie
1 Dents intactes	7.5 0/0	15.4 0/0	33.3 0/0	60 0/0	69 0/0
2 Bonnes dents	10 0/0	26.9 0/0	33.3 0/0	40 0/0	23 0/0
3 Dents médiocres	40 0/0	34.6 0/0	25.2 0/0		8 0/0
4 Mauvaises dents	30 0/0	15.4 0/0	8.1 0/0		
5 Très mauvaises dents	12.5 0/0	7.7 0/0			

Nous devons nous demander pourquoi les Suisses, puis les Français ont de si mauvaises dents, tandis que les Italiens et les Espagnols possèdent très souvent une dentition parfaitement intacte. Pourtant, si en Suisse, les personnes qui n'ont pas de brosse à dents sont une exception, en Italie et en Espagne, au contraire, ce sont les personnes qui en possèdent qui sont l'exception. On pourrait sans doute accuser de nombreux facteurs, mais les plus importants sont les suivants :

1. La mastication insuffisante favorisée par la cuisson de la plupart des aliments, la grande consommation de pâtes, le ramollissement des aliments plus consistants, tels que le pain dans le café, le lait, les soupes.

2. La grande consommation de sucre, de produits sucrés, de farine blanche (dans le pain, les pâtes), entièrement privés de sels indispensables à la formation des dents. Les peuples qui mangent le pain noir, complet, ont toujours de meilleures dents que ceux qui consomment le pain blanc, toutes les autres conditions étant les mêmes.

3. La cuisine compliquée, raffinée.

Et c'est justement en quoi l'alimentation des Italiens et des Espagnols diffère de la nôtre : ils mastiquent bien, ne prennent pas de sucre, sauf celui contenu naturellement dans les fruits, et ceux-ci sont généralement mangés crus. Leur menu est des plus simples. En arrivant à l'école, ils doivent d'abord s'habituer à manger nos confitures et nos compotes qu'ils trouvent beaucoup trop douces.

Il importe que, dans nos pays, on se brosse régulièrement les dents et qu'on se les fasse soigner par le dentiste. Les parents doivent veiller à cela chez leurs enfants. Des dents mal entretenues affectent souvent la santé générale. Puis ce n'est pas propre et encore moins appétissant pour ceux qui doivent respirer la mauvaise haleine provenant des putréfactions qui se produisent toujours dans les cas de caries et entre les dents. Ce n'est pas seulement une question d'hygiène, mais une question d'éducation. Bien des élèves sortent d'un milieu très modeste où l'on ne fait pas attention à ces choses. Nous avons, à l'école, une bonne occasion de les instruire à ce sujet : nous la saisissons et eux, à leur

tour, emporteront ces notions de propreté dans leur milieu.

La visite de sortie a révélé des faits très intéressants. Les sœurs, en général, n'ont pas très bien supporté l'hiver. L'anémie s'est accentuée. Elles ont perdu jusqu'à 8 % d'hémoglobine, et huit ont diminué de poids. Plusieurs se plaignaient de maux de tête, dus sans doute à l'anémie. Nous voyons ici se répéter ce qui se passe dans toutes les écoles supérieures de jeunes filles, tout particulièrement dans les écoles normales. Le programme d'études y est tellement chargé qu'elles ne peuvent pas se ménager quand elles le devraient. L'excès de travail est surtout néfaste pour la jeune fille en plein développement. Nous tâcherons de remédier à cet état de choses, le cours prochain, en proposant à la Direction de remplacer certaines heures d'études par des exercices et des jeux en plein air.

Le moins bon état de santé chez les sœurs n'est pas dû à la nourriture, car chez quelques-unes cet état s'est amélioré considérablement. Ainsi une sœur qui, au début du cours, avait 85.5 % d'hémoglobine, en avait 95.5 % à la fin, et avait en même temps augmenté de 5.5 kg. Chez une autre, l'augmentation de l'hémoglobine était de 14.5 %. Ont-elles moins étudié ? Se sont-elles levées moins souvent à quatre heures du matin pour étudier, — ce qui est strictement défendu par la direction — ?

Par contre les jeunes gens ont très bien supporté l'hiver à Collonges. Ils sont moins anémiques. Chez huit nous avons constaté un augmentation d'hémoglobine de 8.5 à 13.5. M. I. en a 107.5 %. Quarante jeunes gens ont augmenté de poids : de 0.5 à 7 kg. 43 ont grandi de 1 à 45 cm. Voilà des faits qui nous prouvent que des jeunes gens, en plein développement, travaillant dur, se trouvent très bien d'une nourriture végétarienne. Et pourtant on pourrait encore améliorer cette nourriture, si l'on avait les moyens financiers.

Les parents peuvent envoyer leurs enfants à l'école de Collonges sans craindre qu'ils y perdent leur santé. Les jeunes gens y prospèrent, et les jeunes filles feront sans doute de même le cours prochain.



Une visite à nos stations missionnaires dans le nord du Continent noir

I. LE VOYAGE

EN novembre dernier, je m'embarquai à Marseille sur un paquebot français à destination de l'île de Zanzibar. Il n'y a pas très longtemps encore, cette île était le centre du commerce des esclaves sur la côte est-africaine. Elle est très jolie et durant ces dernières années les changements qui y ont été réalisés ont contribué à son embellissement. A la place où l'on vendait et achetait des centaines et des milliers d'esclaves, se dresse une église chrétienne, témoignage de victoire sur les pratiques barbares des jours passés. L'île est couverte de champs de girofliers qui, lorsque le soir descend et que la brise marine vient rafraîchir la nuit, répandent un parfum des plus agréables.

Après avoir quitté Marseille, mon premier arrêt fut l'Egypte. A Port Saïd, je rencontrai frère Kéough qui pendant un certain nombre d'années s'est occupé du travail sur l'ancienne terre des Pharaons. L'œuvre s'y est accomplie avec difficulté, mais Dieu nous donne des victoires et des âmes sont gagnées à la vérité. Nos efforts se sont concentrés surtout dans les villages de la Haute Egypte. Les gens habitent des maisons construites dans des rues étroites, au

milieu d'un nuage de poussière et d'une nuée de mouches. Ce qu'était ce pays au temps des plaies je n'en sais rien, mais ce que je sais c'est que la condition actuelle est bien désagréable. Lorsqu'on voyage dans ce pays on est constamment occupé à préserver son visage et ses mains de ces mouches infectes qui apportent toutes sortes de maladies.

Un des grands inconvénients dans ce pays, c'est le manque d'ouvriers européens et indigènes. Nous avons quelques ouvriers égyptiens, mais absolument insuffisants en nombre pour accomplir ce qui devrait être fait. Nous devrions bientôt ouvrir une école où nos ouvriers de langue arabe pourraient se préparer pour entrer dans le champ. Ce serait un facteur important pour donner le dernier message d'avertissement aux habitants de la région du Nil. Puis nous avons grand besoin d'ouvriers européens. Récemment, nous avons envoyé quatre jeunes gens en Egypte afin qu'ils se préparent à travailler dans ces champs. Ils y étudieront la langue arabe et celle de l'Islam, et pourront de cette façon consacrer leur temps à ces gens qui pour la plupart suivent le faux prophète.

Nous espérons ouvrir des écoles pour nos enfants : une en Syrie, l'autre en Egypte. Jusqu'à présent, les enfants de nos membres sont obligés de fréquenter les écoles du gouvernement où le Coran a sa place dans le programme des études. Si nous n'établissons pas d'écoles, nous perdrons la majorité de nos enfants qui sont un des grands espoirs de cette cause. Dans ce pays, comme dans d'autres endroits, pour employer l'expression de Judson, « les perspectives sont aussi radieuses que les promesses de Dieu ».

Après avoir dit adieu au pays des sphinx et des pyramides, je me rendis à Djibouti. C'est la capitale de la côte française des Somalis. Jusqu'à présent les protestants ont été incapables d'entrer dans ce pays, pas plus d'ailleurs que dans la Somalie anglaise et la Somalie italienne. Le mahométisme semble y régner suprématie. Il y a bien peu de territoire où l'Evangile ait pénétré. A Djibouti j'ai rencontré les frères Toppenberg et Stein, d'Abyssinie, et nous avons pu passer quelques moments ensemble à faire des plans de travail pour l'année prochaine. Nous prenons pied dans l'ancienne Ethiopie : la première cérémonie de baptême a eu lieu récemment. Cela a rempli de courage le cœur de nos frères là-bas.

Cette année nous espérons ouvrir deux nouvelles stations au sud de l'Abyssinie. Cette partie est connue sous le nom de Gallalund et est presque totalement païenne. Il est probable que nous ouvrirons une autre station à Walega, tout près de la frontière du Soudan anglais. Nous attendons deux de nos docteurs de Loma Linda au commencement de l'année 1926. Ils viendront consacrer leurs efforts à ce champ. Avec l'aide de ces nouveaux ouvriers et la bénédiction de Dieu nous espérons que le message fera de plus grands progrès et que bientôt des âmes s'uniront au message du troisième ange.

L'arrêt suivant eut lieu à Mombassa, dans la colonie de Kenya. Là, je trouvai frère Bartlett qui revenait de visiter nos missions des montagnes du Paré. Les stations missionnaires ne sont pas très éloignées du Kilima-Ndjaru, dont le sommet principal est couvert de neige toute l'année et qui pourtant n'est pas éloigné de l'équateur.

L'œuvre missionnaire de l'Union sud-africaine se développe d'une façon encourageante. Un bon nombre de jeunes gens fréquentent nos écoles et apprennent la voie du salut dans la classe spéciale pour les catéchumènes, qui se réunit une fois chaque semaine.

La construction de l'hôpital de Gendia avance et il est probable qu'au moment où ce rapport sera lu il sera terminé. Le travail avait été arrêté à cause de la maladie de l'entrepreneur, mais nous avons appris avec plaisir qu'il est rétabli, du moins qu'il est en état de reprendre son travail. Cet hôpital soulagera bien des maux dans l'est-africain et sera un secours appréciable pour le développement de notre œuvre dans cette région.

Je m'arrêtai ensuite à Zanzibar, où, au bout de deux jours, je réussis à obtenir une place sur un bateau se rendant à Dar-es-Salam, le port principal du territoire de Tanganyika. J'eus la chance, en arrivant, de trouver un train qui me conduisit immédiatement dans l'intérieur, à deux jours de voyage de Kigoma, à l'est du lac Tanganyika. La distance est d'environ 1.200 kilomètres. Tandis que j'attendais un bateau pour me rendre à l'autre bout du lac, dans un endroit appelé Usambura, j'ai eu l'avantage de visiter Ujiji, à 9 kilomètres environ de Kigoma. C'est là que Stanley rencontra Livingstone. L'arbre sous lequel la rencontre eut lieu existe encore. Il est maintenant entouré d'une grille de fer qui enferme également un monument qui rappelle l'événement.

Bien des changements se sont accomplis en Afrique depuis ce moment. Le continent tout entier est ouvert. Tandis qu'aux jours de Livingstone l'intérieur du pays était le grand inconnu, on peut maintenant traverser le pays sans avoir à marcher plus d'un jour. On prend le train à Dar-es-Salam et il conduit directement au lac. Le bateau le traverse jusqu'à ce qu'il entre dans un des bras du Congo, puis on arrive à l'ouest du continent. Si vous avez la chance d'obtenir une bonne correspondance vous pouvez faire le voyage en vingt-quatre ou vingt-huit jours.

Lorsqu'on voit les grandes étendues de terrain dans lesquelles il n'y a pas un représentant du message du troisième ange, on ne peut s'empêcher de penser combien cette parole du Sauveur est vraie : « Il y a peu d'ouvriers. » « Les champs sont blancs pour la moisson » et pourtant l'Evangile du retour du Seigneur n'a été annoncé que dans quelques endroits. Il faut que le grand cri retentisse en Afrique aussi bien qu'ailleurs. Il faut que les sombres fils et filles de Cham entendent le message de l'amour du Sauveur. Si leur peau est noire leur cœur peut devenir blanc lorsqu'il aura été lavé dans le sang de l'Agneau. L'Ethiopie tend les bras vers Dieu. Ses fils répondront avec joie à la Bonne Nouvelle et se joindront un jour au chœur des louanges dans le royaume éternel.

W.-E. READ

Kinchaza, Congo belge, 24 février 1925.

(A suivre.)



Gloire à Dieu

Pendant l'Assemblée qui eut lieu récemment au Cap (Sud de l'Afrique), j'ai reçu un télégramme de Washington disant : « Surplus pour Afrique etzar-nopto ». L'après-midi, lorsqu'on eut déchiffré le message à l'aide du code télégraphique, on lut :

« Le surplus en faveur de l'Afrique s'élève à 20 mille dollars. »

Cela voulait dire que la collecte du treizième Sabbat qui était pour l'Afrique avait dépassé au moins de 20.000 dollars son objectif. Ces 20.000 dollars sont une bonne surprise qui pourra être affectée aux besoins du champ africain.

Imaginez la joie que ce message a apporté à nos frères ! Lorsqu'il fut communiqué, tout le monde se leva et entonna un cantique d'actions de grâces. Puis l'assemblée fit son offrande en faveur des missions. On recueillit la plus forte somme qu'on ait jamais collectée à une assemblée du Cap. Frère W.-B. Commin, le secrétaire-trésorier de cette Division, a répondu par télégramme aux frères de la Conférence générale :

« Le surplus de la collecte du treizième Sabbat a fait chanter alléluia en vingt-cinq langues. »

W.-A. SPICER

CONVOCATION

Conférence du Léman

L'Assemblée annuelle de la Conférence du Léman aura lieu à Yverdon, du 11 au 16 août 1925.

Les réunions auront lieu à l'Aula du Collège, Place de la Gare, selon le programme qui sera distribué à la première assemblée.

Chaque église ou groupe voudra bien nommer des délégués réguliers, selon la constitution, soit : un délégué, plus un délégué par dix membres ou fraction de dix membres.

ORDRE DU JOUR

1. Rapport de travail des ouvriers de la Conférence.

2. Rapport financier pour 1924.

3. Nomination du Comité pour 1925-26.

4. Renouvellement des lettres de créances.

a) aux prédicateurs consacrés et autorisés,

b) aux missionnaires autorisés,

c) aux colporteurs.

5. Divers et propositions individuelles.

Nous espérons qu'une large part sera faite aux réunions d'édification, études bibliques, cultes et conférences, en vue de la préparation du peuple de Dieu pour le jour de la venue du Seigneur, sans omettre les assemblées d'affaires qui auront cette année un caractère spécial, une importance plus grande que par le passé, vu les circonstances par lesquelles a passé la Conférence du Léman au cours du dernier exercice. Nous serions donc reconnaissants à toutes les églises de choisir parmi leurs membres se rendant à l'Assemblée, et désigner comme délégués des membres capables et spirituels, afin que les décisions qui seront prises puissent être discutées et étudiées soigneusement.

Si quelque église avait des propositions spéciales à faire pour le bien et l'avancement de l'œuvre de Dieu dans notre Conférence, je vous serais reconnaissant de me les faire connaître assez tôt pour que je puisse les incorporer à l'Ordre du Jour de l'Assemblée.

Il y aura des réunions régulières pour la jeunesse et deux réunions par jour pour les enfants.

Que le peuple de Dieu vienne passer ses vacances à Yverdon cette année. Invitez-y vos amis et vos connaissances : vous aurez peut-être la grande joie de les voir se donner au Seigneur et accepter la vérité dans ces assemblées. Parents, qui priez pour vos enfants, amenez-les à l'Assemblée d'Yverdon qui sera peut-être le moyen de leur conversion. Enfin, que ceux qui ne peuvent pas s'y rendre fassent monter vers Dieu de ferventes prières en faveur de cette assemblée, demandant à Dieu de se manifester Lui-même au milieu de son peuple.

NOTA : Les frères et sœurs qui voudront qu'on leur relie des chambres feront bien de s'adresser au moins huit jours à l'avance à frère Georges WEBER, Avenue de Beaulieu 1, LAUSANNE, en indiquant si c'est pour une ou deux personnes, un ou deux lits.

Pour la Conférence du Léman :
JULES REY.

Rapport du colportage dans l'Union latine

Mai 1925

Les sommes d'argent sont indiquées en monnaie du pays dans lequel le colporteur a travaillé.

CHAMPS	Heures	Valeur livres	Val. journ. et traités	Valeur gr. total	
<i>Conf. du Léman Semaines</i>					
Fr. G. Aubé . . .	3 1/2	110	483.50	14.40	497.90
Fr. G. Besson . . .	2	54	49.75	3.50	53.25
Sr. M. Brunner . . .	2 1/2	77	—	73.20	73.20
Fr. R. Cavé . . .	1 1/2	135	461.50	—	461.50
Fr. A. Cornaz . . .	3	122	424.50	—	424.50
Fr. G. Ferrier . . .	1	32	136. —	—	136. —
Sr. E. Pache . . .	4	124	—	345. —	345. —
Fr. E. Petter . . .	4	161	33.25	898. —	931.25
Fr. F. Quiblier . . .	4	165	8.50	427.25	435.75
Sr. E. Sommer . . .	4	105	292. —	—	292. —
Fr. P. Tissot . . .	2 1/2	112	208.50	3.50	212. —
Sr. Vuilleumier . . .	3	80	235.75	—	235.75
12 colporteurs	38	1.277	2.333.25	1.764.85	4.098.10
<i>Conf. France-Midi</i>					
Fr. N. Bocage . . .	4	123	1.817.50	460.50	2.278. —
Sr. M. Sauvan . . .	4	105	635.50	44. —	679.50
Sr. S. Carrière . . .	4	105	646.50	27. —	673.50
Sr. M. Finet . . .	4	124	426. —	138.60	564.60
Fr. J. Touzé . . .	4	83	379.50	95.10	474.60
Fr. F. Sauvats . . .	1	31	498.50	20. —	518.50
6 colporteurs	21	571	4.403.50	785.20	5.188.70
<i>Conf. France-Nord</i>					
Sr. Vantomme . . .	2	32 1/2	—	65.80	65.80
<i>Conf. France-Est</i>					
Fr. F. Feger . . .	4	108	850.50	23.50	874. —
Fr. Nieterbühl . . .	2	40	305. —	39.30	344.30
Sr. L. Zimmer . . .	4	54	155.50	31.95	187.45
3 colporteurs	10	202	1.311. —	94.75	1.405.75
<i>Conférence belge</i>					
Sr. S. Bodine . . .	1	10	65. —	—	65. —
Fr. J. Colard . . .	4	100	104. —	324. —	428. —
Sr. C. Corbeels . . .	6	100	474.50	4.50	479. —
Fr. A. De Ligne . . .	2	45	78. —	199.50	277.50
Fr. J. Desmet . . .	3	34	1.091. —	—	1.091. —
Sr. M. Desmet . . .	4	76	1.170. —	—	1.170. —
Sr. M. Lankriet . . .	4	64	832. —	—	832. —
Fr. H. Røeland . . .	4	70	428.50	—	428.50
8 colporteurs	28	499	4.243. —	528. —	4.771. —
<i>Mission algérienne</i>					
Sr. E. Retournat . . .	4	105	1407. —	13. —	1.420. —
Sr. J. Bardiaux . . .	4	105	1419. —	9. —	1.428. —
Fr. D. Asiano . . .	4	104	778.50	355.20	1.333.70
*Sr. A. Morales . . .	4	52	645.50	—	645.50
*Fr. A. Meyer . . .	4	43	409.50	—	409.50
*Fr. A. Gissler . . .	4	50	293. —	324. —	617. —
*Fr. C. Monnier . . .	4	42	258.50	33.50	292. —
*Fr. J. Bureau . . .	4	43	265.40	—	265.40
32 colporteurs	544	5.476.40	734.70	6.211.10	
<i>Mission italienne</i>					
14 colporteurs	39	1.297	5.948. —	2.227.10	8.225.10
<i>Mission espagnole</i>					
15 colporteurs	38	873	4.271.95	357.55	4.629.50
<i>Mission portugaise</i>					
7 colporteurs	—	870	5.626.90	—	5.626.90

* Travail de la Grande Semaine

Rapport des dons pour les missions, janv. à mai 1925

Conférences ou Champs mission.	Objectifs	Sommes reçues	Déficits	Gains	Proport. de l'objec. atteint
Conf. du Léman	27.531 —	8.693.17	18.837.83	—	31.58 %
» France Midi	28.728. —	11.012.65	17.715.35	—	38.33 %
» belge . . .	22.428. —	8.054.64	14.342.36	—	36.05 %
» France Est	21.672. —	11.243.75	10.428.25	—	51.88 %
» » Nord	14.805. —	5.691.94	9.113.06	—	38.44 %
Mis. italienne . . .	14.700. —	4.427.40	10.272.60	—	30.12 %
» espagnole . . .	4.536. —	3.110.50	1.425.50	—	68.51 %
» portugaise . . .	9.607.50	3.035.65	6.571.85	—	31.60 %
» algérienne . . .	4.914. —	1.852.70	3.061.30	—	37.70 %
TOTAUX	148.921.50	57.153.40	91.768.10	—	38.37 %

NOTRE JEUNESSE

Grands cœurs et nobles vies

LOUIS PASTEUR

Louis Pasteur est né à Dôle, le 27 octobre 1822. Son père, Joseph Pasteur était tanneur dans cette ville, mais il ne tarda pas à transférer sa tannerie à Arbois, un village voisin. Louis grandit dans ce milieu simple et campagnard, ayant constamment sous les yeux l'exemple de travail et d'abnégation de ses parents. Ceux-ci cherchaient à se lier avec les familles les plus en vue dans le village ou dans la région et c'est ainsi que Pasteur fit la connaissance d'hommes énergiques et instruits qui exercèrent sur lui une heureuse influence. La famille Pasteur était extrêmement unie et cultivait avec soin le sentiment du devoir. C'est là que Louis acquit les qualités qui ont fait de lui non seulement l'un des hommes les plus célèbres de France, mais l'un des plus illustres du monde entier. C'est là qu'il apprit à travailler dans le calme et la persévérance et à poursuivre son travail jusqu'à la réussite.

Plus tard, élève de mathématiques spéciales au lycée de Besançon, il pouvait écrire à ses sœurs : « C'est beaucoup, mes chères sœurs, que de vouloir ; car l'action, le travail suit toujours la volonté, et, presque toujours aussi le travail a pour compagnon le succès. Ces trois choses : la volonté, le travail, le succès, se partagent toute l'existence humaine. La volonté ouvre la porte aux carrières brillantes et heureuses ; le travail les franchit, et une fois arrivé au terme du voyage, le succès vient couronner l'œuvre. » Et encore : « Mes chères sœurs, je vous le recommande encore, travaillez, aimez-vous. Une fois que l'on est fait au travail, on ne peut plus vivre sans lui. D'ailleurs c'est de là que dépend tout dans ce monde. Avec de la science on s'élève au-dessus de tous les autres. »

A l'âge de treize ans, le jeune Louis ne manifestait aucun goût particulier, sauf pour le dessin. Il faisait avec complaisance le portrait des membres de sa famille, de ses amis, des personnes avec lesquelles les siens étaient en relations, et quoique ses portraits ne soient pas des œuvres d'art on y remarque déjà une des qualités qui plus tard ont fait son succès : le sentiment de la réalité. Ce que deviendrait cet enfant attentif et consciencieux, nul ne le pressentait encore.

Dans ses moments de loisir, il aimait à pêcher au bord de la Cuisance ; mais lorsque ses camarades voulaient l'entraîner à la chasse aux oiseaux, il se refusait. La vue d'une alouette blessée lui faisait mal.

Au cours de ses études secondaires, Pasteur manifesta un esprit si réfléchi qu'on l'accusait de lent. Il avait pour principe de ne rien affirmer dont il ne fût absolument sûr. Lorsqu'il eut achevé sa classe de rhétorique au collège d'Arbois, il partit pour Paris avec l'intention de se préparer au concours d'entrée à l'école normale supérieure ; mais après quelques semaines, souffrant du mal du pays, il dut retourner au milieu des siens. Puis il partit pour Besançon où il prépara au lycée le même concours, auquel il fut reçu quatrième. De retour à

Paris, il réussit cette fois, à force de volonté, à vaincre l'ennui. Il avait vingt ans. Il fit à la Sorbonne des études non pas extrêmement brillantes, mais très sérieuses et très approfondies. Il était à cette époque simple, grave, presque timide, mais constamment dévoré de la flamme de l'enthousiasme. Il passait dans son laboratoire non seulement les heures réglementaires mais encore ses heures de loisir. et Chappuis, son meilleur ami, ne réussissait pas toujours à le décider à quitter un moment ses occupations absorbantes pour faire une promenade avec lui.

Le 23 août 1847, il soutint avec succès ses deux thèses en vue du doctorat ès sciences, après quoi il fut nommé professeur de physique au lycée de Dijon.

Dès qu'il fut dans l'enseignement, il eut le sentiment de ses responsabilités. Il écrivait à son père : « La préparation de mes leçons me prend beaucoup de temps. C'est seulement lorsque j'ai préparé avec un grand soin ma leçon que je parviens à la rendre très claire et capable de réveiller souvent l'attention. Si je la néglige quelque peu, je professe mal et je suis obscur. »

Sa mère mourut presque subitement d'une attaque d'apoplexie. En 1849 il fut nommé suppléant du professeur de chimie à la Faculté des sciences de Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il fit la connaissance de Marie Laurent, fille du doyen de la Faculté, qu'il épousa le 29 mai de l'année suivante.

Tout en continuant son enseignement, Pasteur se livrait à des observations scientifiques extrêmement intéressantes dont les résultats commençaient à attirer l'attention des savants de l'époque. Le chimiste Biot qui fut l'un des premiers à connaître les recherches de Pasteur sur la nature des cristaux de l'acide tartrique, en était enthousiasmé et admirait la façon limpide dont Pasteur exposait ses découvertes. « Il éclaire tout ce qu'il touche » disait-il. Un autre chimiste célèbre, J.-B. Dumas, lui envoya un jour une lettre de félicitations que Pasteur transmit à son père en disant modestement : « Je ne croyais pas que mes travaux méritassent d'aussi beaux témoignages d'estime. »

Son père s'intéressait vivement à ses succès et vivait par la pensée tout près de ce fils qu'il s'était donné la peine d'élever dans le sentiment du devoir et du travail. Lorsque Pasteur perdit celui qui avait été son soutien puis son ami, il écrivit à sa femme : « J'ai repassé tous les jours dans ma mémoire toutes les marques d'affection de mon pauvre père. Depuis trente années j'ai été sa constante et presque unique préoccupation. Je lui dois tout. Jeune, il m'a éloigné des mauvaises fréquentations et m'a donné l'habitude du travail et l'exemple de la vie la plus loyale et la mieux remplie. Cet homme était, par la distinction de l'esprit et du caractère, bien au-dessus de sa position à juger des choses, comme on le fait dans le monde. Lui ne s'y trompait pas : il savait bien que c'est l'homme qui honore sa posi-

tion, et non la position qui honore l'homme. Tu ne l'as pas connu, ma chère Marie, au temps où ma mère et lui travaillaient si durement pour leurs chers enfants qu'ils aimaient tant, pour moi surtout, dont les livres, les mois de collège, la pension à Besançon coûtaient cher.»

(A suivre.)

M. T.



Histoire de la Dénomination

106. Quand et comment notre œuvre fut-elle introduite aux Indes ?

Le 12 janvier 1890, le pasteur Haskel s'embarquait à Port Durban, côte Sud-Est de l'Afrique, pour Calcutta, la Chine et le Japon. Son secrétaire, Percy T. Magan, l'avait rejoint ultérieurement à cette date. Le but de ce voyage aux Indes était d'en étudier les conditions et de prendre les informations qui permettraient de donner les conseils nécessaires lorsque des opérations missionnaires seraient entreprises dans ce champ par les Adventistes du septième jour. Avec la pensée d'établir une mission aux Indes, la Conférence Générale invitait en 1893, William Lenker, à se rendre dans ce champ comme colporteur. En harmonie avec cette recommandation celui-ci se rendit aux Indes et y introduisit les imprimés adventistes. Un peu plus tard, Mr Lenker rapporta que lui-même et quatre autres personnes avaient, jusque en 1896, colporté différentes parties des Indes et avaient vendu pour une valeur de 50.000 francs de nos publications. Pour montrer l'intérêt créé par la vente de ces livres, il raconta que, lorsqu'il colportait dans les environs de Madras, sur la côte occidentale des Indes, « un prédicateur indigène fit 90 kilomètres à pied pour acheter un exemplaire des *Pensées sur Daniel et l'Apocalypse* ».

En 1895, Mlle Georgia Burrus quittait la Californie pour les Indes. Dès son arrivée, elle se mit à étudier le Bengali et put bientôt entreprendre un travail missionnaire. En 1896, plusieurs personnes avaient commencé à observer le Sabbat du Seigneur par le moyen de nos ouvriers.

En 1896, les ouvriers de ce champ étaient : le pasteur D.-A. Robinson et sa femme, Mesdemoiselles May Taylor et Georgia Burrus, qui travaillaient comme lectrices de la Bible ; MM. Lenker et Masters étaient colporteurs. Un bâtiment convenable avait été choisi pour siège de la Mission et celle-ci avait fait, en Amérique, une demande de médecins, de gardes-malades et d'autres moyens de secours, afin de pouvoir faire face à tous les devoirs qui pesaient sur elle. Le pasteur Brown, et d'autres, répondirent à cet appel. Ce frère et le pasteur Robinson moururent tous deux à Karmatar, au Bengale, le 31 décembre 1899.

L'œuvre médicale fut donc établie. Les premiers ouvriers furent le Dr O.-G. Place et sa femme, G.-P. Edwards et sa femme, et Mesdemoiselles Samantha Whiteis et Maggie Green. Cette œuvre se développa dans le Sanatorium de Calcutta et continua pendant quelques temps sous la direction des Drs. R.-S. et Olive Ingersoll ; le Dr. H.-C. Menkel leur succéda et dirigea cette œuvre jusqu'en 1907, date à laquelle le Sanatorium fut fermé, l'œuvre pouvant se poursuivre avec succès dans les salles de traitements.

Le périodique *Oriental Watchman*, dont la publication commença en 1898, est expédié dans toutes les parties de l'Inde. De tous côtés les colporteurs ont frayé la voie à l'œuvre ; Ellery Robinson a parcouru entièrement le Bengale, le nord et la région voisine de Bombay ; R.-W. Yeoman, l'Inde méridionale et Ceylan ; J.-D. Richardson le nord-ouest et la province de Cachemire ; H.-B. Myers, qui avait accepté la vérité à Calcutta, fit œuvre de pionnier par la vente de nos imprimés et par l'évangélisation à Singapour, en Malaisie et en Birmanie. En 1901, le professeur J.-L. Shaw prit la direction du champ.

En 1900, W.-A. Barlow, un missionnaire, accepta la vérité du Sabbat et la prochaine venue de Christ : il ouvrit une station missionnaire à Stimultala, à 45 kilomètres environ de Karmatar, et trois convertis furent baptisés en 1904 comme premiers fruits de nos efforts parmi ce peuple.

En 1904, Harry Armstrong, d'Angleterre, entra à Ceylan, secondé par J.-K. Owen. Ils furent visités par des représentants des observateurs du Sabbat tamiles, de l'Inde méridionale.

Le troisième décès parmi nos missionnaires aux Indes fut celui de mademoiselle D. Humphrey, une infirmière qui mourut à Calcutta ; le quatrième fut celui de W.-W. Quantock. Il était occupé à des travaux de bureaux et de librairie, et retourna en Amérique en 1904 où il mourut très peu de temps après son arrivée.

A l'assemblée générale de Calcutta en décembre 1904, il fut décidé de transférer l'infirmerie de Calcutta à Karmatar. C'est aussi à cette réunion que le pasteur H.-H. Volaw et le frère L.-A. Hansen furent envoyés, l'un à Rangoon, l'autre en Birmanie. Le nombre des croyants en 1904 était de 130.

L'Ecole du Sabbat

107. Quand l'œuvre de l'Ecole du Sabbat commença-t-elle ?

Note. — Au cours de l'été 1825, le pasteur James White, après avoir dîné au bord d'un chemin, prit son panier à provision en guise de table, et prépara la première série de leçons qui ait jamais été écrites pour nos frères. C'était le commencement de notre œuvre de l'Ecole du Sabbat. En 1853, notre première Ecole du Sabbat fut régulièrement organisée.

108. Quand fit-on les premières offrandes régulières à l'Ecole du Sabbat ? Dites comment ces offrandes se sont accrues.

Les premières contributions régulières de l'Ecole du Sabbat furent offertes en 1878. Il a fallu 25 ans pour recueillir le premier million de dollars (5 millions de francs) à l'Ecole du Sabbat en faveur des Missions Etrangères. Le second million a été recueilli en 3 ans et demi, le troisième en deux ans, et le dernier million a été offert en moins de neuf mois.

109. Nommez, à côté de l'Ecole du Sabbat, quelques-uns des moyens par lesquels des fonds sont recueillis pour le soutien de notre œuvre.

La dîme, la collecte d'Automne, la grande semaine, la semaine de renoncement, les offrandes annuelles, les offrandes des Missionnaires Volontaires, et les dons spéciaux.

La nature est le médecin de Dieu. — E.-G. White.



Travail de fille

S'il y avait quelque chose que Louis détestait, c'était de recoudre ses boutons. « C'est du travail de fille ! » prétendait-il. Mais maman était très ferme sur ce point. Elle ne voyait pas pourquoi Marie ou Adrienne recoudraient, en plus de leurs boutons à elles, ceux de leur frère.

Pour ne pas être vu occupé à une telle besogne, Louis s'exerçait à cet art difficile dans l'arrière cuisine, il pleurait presque de colère en voyant son fil se nouer entre ses doigts malhabiles, et l'aiguille refuser de glisser.

Maman souriait un peu, mais elle encourageait le petit garçon en l'assurant qu'après une ou deux leçons il saurait coudre les boutons presque aussi bien qu'elle.

Tout à coup, Adrienne se précipita dans la cuisine en s'écriant :

— Il est écrasé ! il va mourir.

— Qui, « il », fil maman en pâissant ?

— Pompon, gémit Adrienne. Une auto lui a passé sur le corps.

Louis laissa là son vêtement et courut dans la rue. Pompon était son chien et il l'aimait tendrement.

Pauvre Pompon ! Marie l'avait ramassé, une de ses pattes était blessée, et il était tout couvert de sang.

— Mon pauvre Pompon, il va mourir ! gémit Louis à son tour.

— Eh bien, un accident ! fit une bonne voix, qu'y a-t-il ?

— Oh ! monsieur, regardez, dit Louis les yeux pleins de larmes, notre chien vient de se faire écraser.

— Voyons ça, fit le jeune homme en examinant le chien blessé, Allons Louis, sèche tes larmes, on va le sauver ton Pompon. Il n'a rien de cassé, et quand il sera recousu il guérira bien vite.

— Le jeune docteur, car c'en était un qui habitait le pavillon voisin, emporta le chien chez lui, suivi de Louis, bien sûr. Il lava la plaie, puis, sortant d'une rousse une aiguille et un fil spécial, il recousit la laie.

— Je croyais, dit Louis naïvement, que coudre était du travail de fille !

— Je croyais ça aussi, mon fiston, quand j'avais ton âge et que maman m'apprenait à recoudre mes boutons, dit le jeune docteur, mais quand j'ai été in de là maison j'ai été content plus d'une fois de voir tenir une aiguille !

— Là, voilà qui est fait, conclut-il en achevant de panser la patte malade. Garde ton chien bien tranquille pendant trois ou quatre jours, et il n'y paraîtra plus.

— Merci bien, monsieur, dit Louis, en emportant Pompon dans ses bras. Et tout en embrassant le pauvre chien il disait tout bas :

— Je suis rudement content qu'il ait appris à coudre quand il était petit ! Je ne grognerai plus en recousant mes boutons, car après tout, ce qu'un garçon doit faire, c'est son travail.

(Le Rayon de Soleil)

Questions bibliques

1. Qui vit quatre forgerons dans une vision ?
2. Il y a trois espèces d'hommes qui seront toujours pauvres. Lesquelles ?
3. Quel géant avait six doigts à chaque main et à chaque pied ? Que fit-il et que lui arriva-t-il ?

Envoyez les réponses à la Rédaction de la Revue adventiste. Les noms de ceux qui auront répondu juste seront publiés.

Classes Infantines DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon 7. — 15 août 1925

Jésus nourrit cinq mille personnes ; Il marche sur la mer

Texte de la leçon : Marc 6 : 30-56.

Textes parallèles : Mat. 14 : 13-33 ; Luc 9 : 10-17 ; Jean 6 : 9-21.

Verset à apprendre par cœur : « Rassurez-vous, c'est moi ; n'ayez pas peur. » Mat. 14 : 27.

1. Lorsqu'ils revinrent de leur voyage missionnaire, les douze disciples se rendirent vers Jésus pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait. Puis ils traversèrent avec Lui la mer de Galilée, cherchant un endroit paisible où ils pourraient se reposer. Mais la foule les vit partir et les suivit, les uns avec leurs barques, les autres en contournant le lac afin de les rejoindre de l'autre côté.

2. « Quand il sortit de la barque, Jésus vit une grande foule, et fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger ; et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses. Comme l'heure était déjà avancée, ses disciples s'approchèrent de lui, et lui dirent : Ce lieu est désert, et l'heure est déjà avancée ; renvoie-les, afin qu'ils aillent dans les campagnes et dans les villages des environs, pour s'acheter de quoi manger. Jésus leur répondit : Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

3. Les disciples dirent alors à Jésus : « Irions-nous acheter des pains pour deux cents deniers, et leur donnerions-nous à manger ? Et il leur dit : Combien avez-vous de pains ? Allez voir. » « Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? » Jésus dit : « Apportez-les moi. »

4. « Alors il leur commanda de les faire tous asseoir par groupes sur l'herbe verte, et ils s'assirent par rangées de cent et de cinquante. Il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux vers le ciel, il rendit grâces. Puis il rompit les pains, et les donna aux disciples, afin qu'ils les distribuassent à la foule. Il partagea aussi les deux poissons entre tous. Tous mangèrent et furent rassasiés. » « Ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille hommes, sans les femmes et les enfants. »

5. « Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux qui restèrent des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé. »

6. Lorsque la foule vit ce miracle, elle dit : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. » A ce moment-là, le peuple voulait prendre Jésus et le proclamer roi, mais Il ne le permit pas. Il commanda à ses disciples de monter en hâte dans une barque, pour se rendre de l'autre côté du fleuve. Puis Il ordonna à la multitude de rentrer chez elle et nul n'osa lui désobéir.

7. « Quand il l'eut renvoyée, il s'en alla sur la montagne, pour prier. » Les disciples obéirent lorsque Jésus leur commanda de traverser la mer, mais ils n'étaient pas satisfaits de ce que leur Maître bien-aimé ne voulait pas devenir roi. Leur cœur était rempli de mécontentement.

8. Ils ne remarquèrent pas l'approche d'une tempête formidable jusqu'à ce qu'elle eût éclaté. Alors, tous veillèrent à maintenir le bateau en état pour qu'il ne coulât pas. A la quatrième veille de la nuit, alors qu'ils étaient au milieu du lac, et qu'il y avait de grandes vagues, Jésus vint à eux, marchant sur la mer. Tout d'abord les disciples ne le reconnurent pas et ils furent effrayés.

9. « Aussitôt Jésus leur parla, et leur dit : Rassemblez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur ! Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux. Et il dit : Viens ! Pierre sortit de la barque et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauve-moi !

10. « Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit, et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Et ils montèrent dans la barque, et le vent cessa. Ceux qui étaient dans la barque vinrent se prosterner devant Jésus, et dirent : Tu es véritablement le Fils de Dieu. »

11. « Quand ils furent sortis de la barque, les gens, ayant aussitôt reconnu Jésus, parcoururent tous les environs, et l'on se mit à apporter les malades sur des lits, partout où l'on apprenait qu'il était là. En quelque lieu qu'il arrivât, dans les villages, dans les villes ou dans les campagnes, on mettait les malades sur les places publiques, et on le priaient de leur permettre seulement de toucher le bord de son vêtement. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris. »

QUESTIONS

1. Pourquoi Jésus et ses disciples traversèrent-ils à nouveau la mer de Galilée ? Comment les gens montrèrent-ils leur désir d'être près de Jésus ?

2. Pourquoi Jésus fut-il rempli de compassion pour la foule, lorsqu'Il fut de l'autre côté ? Comment essayait-Il de lui être utile ? Lorsque le soir fut venu, qu'est-ce que les disciples de Jésus lui demandèrent de faire ? Comment répondit-Il ?

3. Quelle est la question que posèrent les disciples concernant le pain ? Que demanda Jésus ? Que dit André ? Que devaient faire les disciples avec le peu de nourriture qu'ils possédaient ?

4. Quel est l'ordre que Jésus donna ? Comment fit-on asseoir la foule ? Lorsque Jésus eut pris les

aliments, que fit-Il ? Que firent les disciples ? Qu'est-ce qui montre qu'il y eut de la nourriture en suffisance ?

5. Lorsque les gens eurent fini de manger que dit Jésus aux disciples ? Pourquoi fallait-il ramasser soigneusement les restes ? Combien y eut-il de paniers pleins ?

6. Lorsque les gens virent ce miracle, que dirent-ils ? Que décidèrent-ils de faire ? Qui les en empêcha ?

7. Où Jésus se rendit-Il seul ? Que firent les disciples ? Pourquoi n'étaient-ils pas contents ?

8. Qu'arriva-t-il pendant qu'ils étaient sur le lac ? Que firent-ils ? Où était Jésus à ce moment ? De quelle manière merveilleuse s'approcha-t-Il d'eux ? Quel effet cette apparition produisit-elle sur les disciples ?

9. Comment Jésus dissipa-t-Il leurs craintes ? Que dit Pierre ? Quelle est la permission qui lui fut donnée ? Lorsqu'il cessa d'avoir pleine confiance en Jésus, que se produisit-il ? Que cria-t-il ?

10. Jésus répondit-Il de suite à son appel ? Que se produisit-il lorsque Jésus et Pierre entrèrent dans la barque ? Que dirent les douze disciples ?

11. Lorsqu'ils arrivèrent de l'autre côté du lac, qu'est-ce que les gens commencèrent à faire ? Comment les malades furent-ils guéris ?



Leçon 8. — 22 août 1925

Le Pain de Vie

Texte de la leçon : Jean 6 : 22-71.

Verset à apprendre par cœur : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim. » Jean 6 : 35.

1. La nouvelle de la multiplication des pains fut répandue dans toute la contrée. Le lendemain de bonne heure la foule se rassembla pour chercher Jésus. Il y en avait sans doute qui pensaient que s'ils le suivaient ils n'auraient plus besoin de travailler car Il suppléerait à tous leurs besoins.

2. Les gens qui vivaient aux environs de Bethsaïda, près de l'endroit où Jésus avait accompli le miracle, se hâtèrent de se rendre vers le lac où Jésus se tenait le soir précédent. Ils savaient que Jésus n'était pas monté dans le bateau lorsque les disciples étaient partis en mer. Mais Jésus n'était pas là, ni les disciples, ni le bateau. « Les gens de la foule, ayant vu que ni Jésus, ni ses disciples n'étaient là, montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capernaüm à la recherche de Jésus. »

3. « Et l'ayant trouvé au-delà de la mer, ils lui dirent : Rabbi, quand es-tu venu ici ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. »

4. Jésus vit l'erreur que le peuple commettait en pensant seulement à la nourriture qu'ils désiraient. Il aurait voulu attirer leur attention sur ce qu'il faut faire pour être sauvé, aussi leur dit-Il : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. »

5. « Ils lui dirent : Que devons-nous faire, pour faire les œuvres de Dieu ? Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu ; c'est que vous croyez en celui qu'il a envoyé. » Ce n'était pas à des païens que Jésus s'adressait. C'était à des Juifs, les descendants des Israélites, que Dieu avait fait sortir d'Égypte, qui avaient traversé la Mer Rouge, vécu dans le désert et qui ensuite étaient entrés en sûreté dans le pays de Canaan, où ils habitaient maintenant. Ils

prétendaient qu'ils servaient Dieu et qu'ils attendaient Celui qui devait être leur roi.

6. Bien que Jésus accomplît les œuvres du Fils de Dieu comme les prophètes les avaient décrites, les Juifs pouvaient à peine croire en Lui. Ils étaient égoïstes et recherchaient les choses que le monde appelle grandes. Ils voyaient Jésus accomplir des miracles et ils se demandaient pourquoi Il ne leur donnait pas à tous des richesses, pourquoi il ne les délivrait pas du joug de leurs ennemis et n'élevait pas le peuple juif à la puissance et à l'honneur.

7. Lorsque Jésus leur dit qu'ils devaient croire en Lui; ils lui dirent : « Quel miracle fais-tu donc, ... afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Que fais-tu ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert. »

8. « Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel. » Et Jésus ajouta : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim... car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. »

9. Jésus voulait leur faire comprendre que de même qu'ils avaient besoin de pain pour se nourrir, il fallait qu'ils croient en Lui pour recevoir la vie éternelle. « Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain qui est descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ? »

10. Les chefs des Juifs se rappelèrent de cet enfant né à Bethléhem. Il y en avait parmi eux qui connaissaient Marie, et Joseph le charpentier. Ils se moquèrent de Jésus en pensant qu'un homme aussi pauvre et aussi humble ne pouvait pas être le Fils de Dieu.

11. Jésus leur dit encore : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » Après cette conversation, « plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui ». »

12. « Jésus dit donc aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu. »

QUESTIONS

1. Que racontait-on dans la région, concernant Jésus ? Que se passa-t-il le lendemain de bonne heure ? Que pensaient certaines personnes ?

2. Que firent les gens qui habitaient près de Bethesda ? Qui pensaient-ils trouver au bord du lac ? Pourquoi furent-ils déçus ? Comment montrèrent-ils qu'ils étaient décidés à retrouver Jésus ?

3. Lorsqu'ils l'eurent trouvé que lui demandèrent-ils ? Que leur répondit Jésus ?

4. Quelle est l'erreur que ces gens commettaient ? Sur quoi Jésus désirait-Il attirer leur attention ? Pourquoi devaient-ils travailler ? Qui seul était capable de leur donner la vie éternelle ?

5. Quelle est la question que Jésus posa ? Quelle était l'œuvre de Dieu ? De qui ces gens étaient-ils les descendants ? Que savaient-ils des premiers Israélites ? Qui est-ce qu'ils prétendaient servir ? Qu'attendaient-ils ?

6. Quelle est l'œuvre que Jésus accomplissait ? A quoi la foule s'attachait-elle ? Que pensait-on que Jésus devrait faire s'il était vraiment le Fils de Dieu ?

7. Quelle preuve ces gens demandèrent-ils à Jésus ? Quel est le miracle qu'ils mentionnèrent ?

8. Que dit Jésus de la manne ? Qu'est-ce que Dieu ne leur donnait pas ? Que dit Jésus de Lui-même ? D'où venait-Il ? La volonté de qui accomplissait-Il ?

9. Qu'est-ce que Jésus cherchait à leur faire com-

prendre ? Pourquoi les Juifs murmurèrent-ils ? Que se disaient-ils l'un l'autre ?

10. De quoi les chefs se souvinrent-ils ? Qui certains d'entre eux connaissaient-ils ? Pourquoi se moquèrent-ils des paroles de Jésus ?

11. Quelles sont les paroles que Jésus répéta ? Quelle bénédiction promit-Il à ceux qui croiraient ? Que firent certains de ceux qui le suivaient ?

12. Quelle est la question que Jésus posa aux douze ? Comment Pierre répondit-il ? Que croyaient-ils ?

Tenez-vous des réunions, des Etudes Bibliques ? Ecrivez-vous à un Ami ? Avez-vous parlé de la vérité à un étranger ? Désirez-vous faire connaître le dernier Message à vos voisins ?

si OUI

Distribuez à vos auditeurs
Joignez à votre lettre
Donnez à votre interlocuteur
Distribuez autour de vous

LES
FEUILLES
D'
AUTOMNE !!!

N. B. Les « Feuilles d'Automne » sont de petits « tracts » de 4 pages sur 10 sujets importants de la vérité :

1. *Que sont les Saintes Ecritures*
2. *La Parole prophétique*
3. *Les Signes de la Fin*
4. *La seconde venue du Seigneur*
5. *La Loi de Dieu*
6. *Le Repos de Dieu*
7. *Un Grand Message*
8. *La Mort, la Vie future*
9. *Le Millénium*
10. *La Demeure des Elus*

INDISPENSABLES

AUX OUVRIERS DE LA CONFERENCE
AUX MEMBRES D'EGLISE
AUX MISSIONNAIRES VOLONTAIRES

dans le travail missionnaire. Distribuons-les
« comme les Feuilles d'Automne ! »

Prix de la série : 0 fr. 60 français

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :

DAMMARIE-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement :

	1 an	6 mois
France, Belgique et Colonies	12 fr.	7 fr.
Etranger (argent français)	14 fr.	8 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13e LYON, 3 Ste Marie-des-Terreaux
STRASBOURG, 144 Grand'Rue LAUSANNE, 1 av. de Beaulieu
BRUXELLES, 174 Bd Anspach ALGER, 2 rue Robert Estoublon

REVUE ADVENTISTE

Il y a 55 adventistes au Siam.

A Paris, il y a eu cinq baptêmes le 18 juillet.

Le 4 juillet, à Londres, 38 personnes ont été baptisées.

A Pontarlier, frère Duc a déjà obtenu 400 abonnements à *Vie et Santé*.

Nos frères de l'Union de l'Insulinde se proposent de gagner mille âmes à la vérité pendant l'année 1925.

Frère Finster écrit de l'Insulinde : « L'an dernier, nous avons baptisé 128 personnes dans les îles Célèbes et 200 à Java.

L'assemblée de la Conférence belge a eu lieu du 7 au 12 juillet. Un court rapport du secrétaire paraîtra dans quinze jours.

Il y a vingt-cinq ans, il n'y avait que deux églises adventistes organisées dans tout l'Extrême-Orient ; il y en a 251 aujourd'hui.

Un grand magasin de Paris a commandé récemment un exemplaire de tous les livres que nous imprimons à Melun, et six exemplaires de chaque traité.

Nous avons eu le plaisir de saluer, à son passage à Melun, frère H.-T. Elliott, secrétaire-adjoint du Département de la Jeunesse de la Conférence générale.

A l'occasion de la récente assemblée générale de la province de Honan (Chine), trente-deux personnes ont été baptisées ; seize étaient des élèves de notre école de Yencheng.

Le professeur M.-E. Kern, secrétaire général du Département des M. V., vient de passer quelques temps en Chine. Il rentre en Amérique par l'Europe et pense débarquer à Marseille le 6 août.

Il y a actuellement en Europe onze écoles missionnaires, seize écoles d'église, et un orphelinat, situé à Salonique. Il y a eu en 1924-1925 1026 élèves dans les premières, 376 dans les écoles d'églises et 33 à l'orphelinat.

Le Docteur et Mme C. Klepzig, le docteur Paul Schmidt et sœur Toni Martin, garde-malade, sont partis pour la Russie, où ils vont ouvrir un hôpital. Notre prochain numéro contiendra un article de frère Işing, à ce sujet.

Parmi les 1.999 membres gagnés à la vérité en Extrême-Orient pendant l'année 1924, 75 sortent du mahométisme. Ce fait doit être considéré comme une très grande victoire, si l'on tient compte de la difficulté avec laquelle un mahométan abandonne sa religion.

Sait-on que de toutes les Unions d'Europe l'Union latine occupe le premier rang pour le nombre de journaux prêtés ou donnés pendant l'année 1924 ? En effet, 118.034 journaux ont été ainsi répandus. Par contre, nous n'occupons que le quatrième rang en

ce qui concerne le nombre de journaux vendus. Celui-ci est de 83.561, tandis que l'Union allemande orientale dépasse le million.

On lira sans doute avec intérêt l'article qui paraît en première page de ce numéro. L'auteur, frère Wilcox, est le principal rédacteur de notre journal d'église américain, la *Review and Herald*. Ces lignes parleront au cœur de tous ceux qui ont charge d'âmes. Dans un second article, que nous publions bientôt, frère Wilcox indique comment les brebis du troupeau doivent soutenir et aider les bergers que Dieu leur a donnés.

L'unique colporteur que nous ayons en Indochine est un chinois nommé Tan Giao. Il parcourt, année après année, le même territoire. Les gens sont si bien habitués à sa visite qu'ils l'accueillent comme un ami qui reviendrait d'un long voyage. Chaque fois que Tan Giao rencontre une personne qui s'intéresse à la vérité, il lui fait visite le soir, et ainsi plusieurs âmes gardent maintenant les commandements de Dieu.

Frère Albert Meyer, directeur de la Mission algérienne, nous écrit de Casablanca (Maroc) en date du 28 juin :

« Ce matin nous avons eu la grande joie de célébrer les premiers baptêmes au Maroc : trois sœurs ont décidé de suivre Jésus. Le président de l'Union chrétienne de jeunes gens m'a demandé de prendre la parole mardi prochain dans la salle de l'Union : il a convoqué une réunion spécialement pour cela. Que Dieu bénisse cette œuvre au Maroc ; il y a un bon travail à faire. »

Il y a quelque temps les journaux chinois parlaient avec enthousiasme du miracle accompli par le Dalaï-Lama, le Bouddha vivant du Thibet. Celui-ci, en effet, avait réussi à faire pleuvoir. A ce moment-là, deux de nos colporteurs décidèrent de se présenter devant de « dieu vivant », comme l'appellent les thibétains. Après bien des difficultés et des refus, ils furent enfin introduits en sa « sainte » (?) présence. Il les reçut en souriant, leur posa bien des questions sur notre œuvre et exprima sa gratitude pour l'œuvre que notre missionnaire, le Dr J.-N. Andrews, accomplit pour son peuple à la frontière du Thibet. Les colporteurs donnèrent au Lama notre livre médical chinois, et reçurent en retour chacun un mètre cinquante de tissu de soie.

Une pauvre sœur aveugle devant entrer dans un asile, désire placer son garçon de 9 ans et sa fille de 12 ans dans une bonne famille adventiste qui se chargerait gratuitement de l'un ou des deux enfants pour leur entretien et leur éducation. Faire offres à M. Louis Guenin, boulevard Carl Vogt 85, Genève.

On demande ménage adventiste dont le mari serait occupé comme concierge et jardinier, et son épouse sachant faire une bonne cuisine végétarienne. A défaut d'un ménage, une bonne cuisinière. Bons gages et soins assurés, vie de famille. S'adresser à Nestor Béguelin, régisseur, Pré Fleuri, Stors par Isle Adam. (Seine et Oise). 2-1.

Le rédacteur : MAURICE TIÈCHE

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Imp. Les Signes des Temps, Dammarie-les-Lys (S.-et-M.) France